

Prologue

Il y a plus d'un siècle, des barons pillards découvraient le lac Massawippi. Poursuivant un but, ils vinrent de Montréal, de Boston, de New York et, pénétrant profondément dans la nature sauvage du Québec, bâtirent le grand pavillon. Bien sûr, ils ne se salirent pas les mains. Ce qui est resté collé à eux est quelque chose de complètement différent. Ces hommes engagèrent d'autres hommes prénommés Zotique, Téléphore ou Honoré pour défricher ces vastes et très anciennes forêts. Les travailleurs québécois avaient d'abord refusé, car ils avaient vécu dans la forêt toute leur vie et regimbaient à l'idée de détruire une nature d'une telle beauté. Certains d'entre eux, plus sagaces, savaient reconnaître les signes d'une fin quand ils les voyaient. Cependant, l'argent eut tôt fait de venir à bout de cette résistance et, petit à petit, la forêt recula et le magnifique Manoir Bellechasse fut érigé. Après des mois passés à abattre et à ébrancher des arbres, à retourner les troncs et à les faire sécher, les bûcherons empilèrent les énormes rondins les uns sur les autres. Construire des maisons en rondins était un art. Toutefois, ce n'était pas l'esthétique qui guidait ces hommes aux yeux perçants et aux mains calleuses, mais la certitude que l'hiver mordant tuerait quiconque y habiterait s'ils ne choisissaient pas judicieusement les rondins. Un bûcheron pouvait contempler des heures durant le tronc dégrossi d'un arbre gigantesque, comme pour le déchiffrer. Cet homme des bois en faisait le tour de nombreuses fois, s'assoyait sur une souche, bourrait sa pipe et fixait le tronc jusqu'à ce que, finalement, il sache où cet arbre reposerait pour le reste de sa vie.

Cela prit des années, mais le grand pavillon fut enfin achevé. Debout sur le magnifique toit en cuivre tel un paratonnerre, le dernier ouvrier regarda les forêts et le lac isolé, mystérieux, d'une hauteur que jamais plus il n'atteindrait. S'il avait pu voir suffisamment loin, il se serait rendu compte que quelque chose d'horrible s'approchait, comme les veines d'éclairs en été. S'approchait non seulement du pavillon, mais de l'endroit où il se trouvait – le toit métallique luisant. Un drame surviendrait à cet endroit précis.

L'homme avait déjà installé des toits en cuivre, tous semblables. Or cette fois, alors que tout le monde pensait le travail terminé, il était remonté sur le toit pour ajouter une crête le long du faîtage. Il ne savait pas pourquoi, mais il trouvait cela beau et approprié. Et il lui restait du cuivre. Plus tard, il construirait des toits du même style sur de magnifiques bâtiments partout dans la région en plein essor. Mais celui-là était le premier.

Après avoir enfoncé le dernier clou, il descendit lentement, prudemment.

Une fois payés, les hommes quittèrent l'endroit en canot, le cœur aussi lourd que leurs poches. En se retournant, les plus perspicaces remarquèrent que leur création ressemblait un peu à une forêt, une forêt qui, cependant, reposait anormalement sur le côté.

Le Manoir Bellechasse avait effectivement quelque chose de peu naturel. Il était d'une beauté stupéfiante. D'un jaune d'or, les rondins écorcés luisaient. En bois et en clayonnage, le manoir se dressait sur le bord de l'eau et dominait le lac Massawippi, comme les barons pillards dominaient tout. Ces capitaines d'industrie semblaient incapables de s'en empêcher.

Et, une fois par année, des hommes prénommés Andrew, Douglas ou Charles quittaient leur empire ferroviaire ou de distillation de whisky, troquaient leurs guêtres contre des mocassins en cuir mâché et se rendaient en canot au pavillon sur la rive du lac isolé. Voler ne les intéressait plus ; ils avaient besoin d'une autre distraction.

Le Manoir Bellechasse fut conçu et construit pour permettre à ces hommes de faire une chose : tuer.

C'était un divertissement d'un autre genre.

Au cours des années, l'étendue des régions sauvages se rétrécit. Les renards, les chevreuils, les orignaux et les ours, tous ces animaux que les barons pillards chassaient, disparurent. Les Abénaquis, qui, souvent, amenaient les riches industriels en canot jusqu'au pavillon, s'étaient retirés, dégoûtés. De petites villes et des villages apparurent. Les vacanciers de week-ends et les propriétaires de maisons de campagne découvraient les lacs environnants.

Cependant, le Manoir Bellechasse survécut. Il changea de propriétaire à chaque génération et, petit à petit, les têtes empaillées au regard abasourdi de chevreuils et d'orignaux morts depuis longtemps, voire celle d'un couguar – une proie rare –, furent décrochées des murs et remisées au grenier.

À mesure que diminuaient les fortunes de ses créateurs, le manoir en subissait les contrecoups et dépérissait. Il demeura abandonné pendant des années, beaucoup trop grand pour loger une seule famille et trop isolé pour être transformé en hôtel. Juste comme la forêt s'appêtait à reprendre possession de ce qui lui appartenait, quelqu'un acheta la propriété. On construisit une route, on accrocha des rideaux, on chassa les araignées, les cafards et les hiboux du manoir et on y invita des clients. Le Manoir Bellechasse devint l'une des plus belles auberges du Québec.

Si le lac Massawippi avait changé au cours du siècle écoulé, si le Québec et le Canada avaient eux aussi changé, si, en fait, presque tout avait changé, une chose, cependant, n'avait pas changé.

Les barons pillards étaient de retour. Ils étaient revenus au Manoir Bellechasse encore une fois, pour tuer.

Au plus fort de l'été, des clients convergèrent vers le pavillon isolé au bord du lac, convoqués au Manoir Bellechasse par des invitations sur papier vélin identiques, les adresses griffonnées de l'écriture familière en pattes de mouche. Poussées dans la fente de boîtes aux lettres, les lourdes enveloppes étaient tombées avec un bruit sourd sur le plancher d'impressionnantes demeures à Vancouver et à Toronto, et d'une petite maison en brique à Three Pines.

Le facteur avait traversé sans hâte le petit village québécois. Avec cette chaleur, mieux valait ne pas faire trop d'efforts, se disait-il, en s'arrêtant de temps en temps pour retirer son chapeau et éponger la sueur sur sa tête. Règlement syndical. Cependant, la vraie raison de sa léthargie n'était pas le soleil éclatant et torride, mais quelque chose de plus personnel. Il prenait toujours son temps dans ce village, s'attardant devant des plate-bandes de roses, de lis et de vigoureuses digitales aux couleurs vives. Il aidait les enfants à repérer des grenouilles dans l'étang du parc. Il s'assoit sur des murets en pierres des champs et regardait vivre le vieux village. Cela ajoutait des heures à sa journée et le faisait revenir bon dernier au centre de tri. Ses collègues le taquinaient et se moquaient de sa lenteur, laquelle, selon lui, expliquait probablement pourquoi il n'avait jamais été promu. Durant plus de vingt ans, il avait pris son temps. Au lieu de se dépêcher, il déambulait lentement dans Three Pines, parlait aux gens qui promenaient leur chien, se joignait à eux pour une limonade ou un thé glacé à l'extérieur du bistro.

Ou un café au lait devant un feu de cheminée crépitant, en hiver. Sachant que le midi il mangeait au bistro, les villageois y passaient parfois prendre leur courrier. Et bavarder un instant. Il apportait des nouvelles d'autres villages, comme un ménestrel au Moyen Âge racontant l'inondation, la guerre ou l'épidémie de peste qui sévissait ailleurs. Mais de telles catastrophes ne se produisaient jamais ici, dans ce joli et paisible village. Il aimait imaginer que Three Pines, blotti au pied de montagnes et entouré de forêts, était coupé du monde extérieur. C'est du moins l'impression qui s'en dégageait. Et il en éprouvait du soulagement.

Alors, il prenait son temps. Ce jour-là, il tenait un paquet d'enveloppes dans sa main moite de sueur, en espérant ne pas salir le beau papier épais de la première lettre de la pile. Son regard se posa sur l'écriture, et il ralentit encore le pas. Après avoir travaillé des dizaines d'années comme facteur, il savait qu'il distribuait davantage que des lettres. Il savait qu'il avait lâché des bombes au cours de ses tournées. Il avait apporté de très bonnes nouvelles : des avis de naissance, des gains de loterie, le décès d'une vieille tante riche. Mais c'était un homme bon, d'une grande sensibilité, et il savait qu'il était aussi porteur de mauvaises nouvelles. Penser à la peine qu'il causait parfois, surtout aux gens de ce village, lui brisait le cœur.

Or ce qu'il tenait dans sa main était précisément cela, et pire encore. Ce n'était peut-être pas tout à fait la télépathie qui lui donnait cette certitude, mais un talent, dont il n'avait pas conscience, pour déchiffrer l'écriture. Pas simplement les mots, mais l'intention cachée derrière. L'adresse de trois lignes, simple et ordinaire, ne lui révélait pas seulement qui était le destinataire. D'après ce qu'il pouvait voir, la main qui l'avait écrite était vieille, et infirme. L'infirmité n'était pas uniquement due à l'âge, mais à la rage. Rien de bon ne viendrait de cette chose qu'il tenait. Et soudain il voulut en être débarrassé.

Son intention avait été d'aller au bistro pour prendre une bière froide et un sandwich, bavarder avec le propriétaire, Olivier, et voir si les gens viendraient chercher leur courrier, car il était

un peu paresseux aussi. Mais voilà que tout à coup il se sentait plein d'énergie. Des habitants du village, ahuris, virent ce que jamais auparavant ils n'avaient vu : le facteur se dépêchant. Il s'arrêta, se retourna et s'éloigna à grands pas du bistro pour se diriger vers une boîte aux lettres rouillée devant une maison en brique donnant sur le parc. Lorsqu'il ouvrit la boîte aux lettres, celle-ci hurla. Il la comprenait. Après avoir poussé la lettre à l'intérieur, il referma rapidement la porte hurlante. Il fut surpris que la boîte métallique cabossée ne s'étouffe pas et ne recrache pas cette chose immonde. Avec le temps, il en était venu à voir ses lettres comme des êtres vivants et les boîtes comme des espèces d'animaux de compagnie. Et il venait de faire quelque chose de terrible à cette boîte. Et à ces gens.

Même les yeux bandés, Armand Gamache aurait su où il se trouvait. À cause de l'odeur. Un mélange de fumée de bois, de vieux livres et de chèvrefeuille.

– Monsieur et madame Gamache, quel plaisir !

Clémentine Dubois contourna en se dandinant le comptoir dans le hall d'entrée du Manoir Bellechasse. Sous ses bras tendus, la chair, semblable à des ailes, pendait et ballottait, lui donnant l'aspect d'un oiseau ou encore d'un ange desséché tandis qu'elle s'approchait d'eux avec une intention évidente. Reine-Marie Gamache alla à sa rencontre, sans espoir de pouvoir entourer de ses bras cette femme corpulente. Elles s'embrassèrent sur les joues. Après que Gamache eut lui aussi embrassé M^{me} Dubois, celle-ci recula d'un pas et examina le couple. Reine-Marie était une femme de petite taille, pas vraiment rondelette ni mince non plus, avec les cheveux grisonnants et le visage d'une personne d'âge moyen ayant eu une vie bien remplie. Belle sans être réellement jolie, elle soignait son apparence. Elle portait une jupe bleu marine ajustée, tombant à mi-mollet, et un chemisier blanc immaculé. D'une simplicité élégante et classique.

L'homme était grand et solidement bâti. Dans la mi-cinquantaine, il ne faisait pas encore de l'embonpoint, mais

montrait les signes d'une vie consacrée à la lecture, à la bonne chère et aux marches lentes. Il ressemblait à un professeur, bien que Clémentine Dubois sût qu'il ne l'était pas. Son front était dégarni ; ses cheveux, auparavant ondulés et foncés, s'éclaircissaient maintenant sur le dessus de la tête, grisonnaient sur les tempes et se retroussaient légèrement sur son col. Il n'avait pas de barbe, mais une petite moustache poivre et sel, bien taillée. Il portait un veston marine, un pantalon kaki, une chemise bleu pâle et une cravate. Ses vêtements étaient toujours impeccables, même dans la chaleur croissante de cette journée de la fin juin. Mais ce qui frappait le plus était ses yeux, d'un brun très foncé. Il dégageait une impression de calme, comme d'autres hommes dégagent un parfum d'eau de Cologne.

– Vous avez l'air fatigués.

La plupart des aubergistes auraient dit « Vous paraissez très bien » ou « Vous n'avez pas du tout changé ». Ou même « Vous avez rajeuni », sachant que les vieilles oreilles ne se lassent jamais d'entendre ces paroles.

On ne pouvait pas dire que les oreilles d'Armand et de Reine-Marie étaient vieilles, mais, effectivement, elles étaient fatiguées. L'année avait été longue et leurs oreilles avaient entendu plus que ce qu'ils auraient voulu. Et, selon leur habitude, les Gamache étaient venus au Manoir Bellechasse pour se ressourcer. Partout dans le monde, le nouvel an se célèbre en janvier ; pour les Gamache, c'était au cœur de l'été, dans cet endroit béni et isolé où ils remettaient le compteur à zéro.

– En effet, nous sommes un peu fatigués, admit Reine-Marie, heureuse de se laisser tomber dans la bergère confortable du hall d'entrée.

– Bon, nous allons remédier à ça.

M^{me} Dubois retourna avec grâce derrière le comptoir et s'assit dans son fauteuil, lui aussi confortable. Tirant vers elle le cahier des réservations, elle mit ses lunettes.

– Voyons voir, quelle chambre vous a-t-on donnée ?

Armand Gamache s'assit à côté de sa femme et ils échangèrent un regard. Ils savaient que, s'ils remontaient suffisamment

loin dans le cahier, ils trouveraient leurs signatures, chaque année, jusqu'à un jour du mois de juin, trente ans auparavant, quand le jeune Armand avait économisé et emmené Reine-Marie ici. Pour une nuit. Dans une chambre minuscule à l'arrière de cette splendide auberge, sans vue sur les montagnes, le lac ou les platebandes de vivaces débordantes de pivoinies et de rosiers en fleurs. Il avait économisé durant des mois, car il voulait offrir à Reine-Marie un séjour mémorable. Il voulait qu'elle sache à quel point il l'aimait, à quel point elle comptait pour lui.

Ils avaient alors couché ensemble pour la première fois, les doux effluves de la forêt, du thym et du lilas presque visibles à travers la moustiquaire. Mais le parfum le plus merveilleux émanait de Reine-Marie tandis qu'elle reposait, fraîche et chaude, dans ses bras. Il avait doucement tiré le drap blanc sur elle, puis, à l'étroit dans la chaise berçante, n'osant pas se bercer de peur de heurter le mur ou de se frapper les tibias contre le lit et de réveiller Reine-Marie, il l'avait regardée respirer. Sur du papier à en-tête du manoir, il avait écrit :

Mon amour ne sait pas...

Comment un homme peut-il porter en lui tant de...

Mon cœur et mon âme s'enflamment...

Mon amour pour toi...

Toute la nuit il avait écrit et, le lendemain matin, Reine-Marie avait trouvé la feuille collée sur le miroir de la salle de bains.

Je t'aime.